

Les sciences humaines et la question du devenir de l'Homme : Entre structuralisme et transhumanisme.

Sylvain KOUADIO KONAN

Université Péléforo Gon Coulibaly (Côte d'Ivoire)
kouadjogolie@yahoo.fr

Résumé

Cet article porte sur la question du devenir de l'homme par rapport à sa mort telle qu'on la lui prédise ou à sa renaissance telle qu'on la lui pressente. Il est en fait un prétexte à l'analyse des transformations biotechnologiques de l'homme tant sur le plan physiognomique, physiologique que sur le plan de sa nature genrée. Nous partons de ce fait des débats structuralistes en sciences humaines eu-égard à la question de la mort de l'homme, entendue non pas certainement telle qu'ils l'entendent ou prétendent, mais comme nous l'enditions ou souhaitons l'entendre possiblement. Le structuralisme étant à la fois ce courant philosophique et cette méthodologie puissants permettant de mettre en lien et en relief le jeu disparate des structures sociales, nous voulons à partir de lui montrer comment d'une approche purement discursive, on n'en est arrivé à une pensée foncièrement transhumaniste. Ce tour vaut le détour pour poser les bases de la théorie de l'émergence d'un homme nouveau devenue aujourd'hui un fait. Notre objectif est de montrer que l'homosexuel en général et le Transsexuel en particulier représentent cet homme nouveau avec lequel nous devons désormais compter dans le vivre social. Nous nous entendons à une prise de conscience universelle et spécifiquement africaine d'une telle réalité pour la protection du troisième genre.

Mots-clés : L'Homme et son devenir; Sciences humaines, Structuralisme, Transhumanisme

Abstract

This article deals with the question of the future of man in relation to his death as it is predicted for him or his rebirth as it is foreseen. It is in fact a pretext for the analysis of the biotechnological transformations of man on the physiognomic and physiological level as well as on the level of his gendered nature. We therefore start from the structuralist debates in the human sciences with regard to the question of the death of man, understood not certainly as they understand it or claim it, but as we understand it or wish to hear it possibly. Structuralism being both this philosophical current and this powerful methodology making it possible to link and highlight the

disparate interplay of social structures, we want to show it how, from a purely discursive approach, we did not arrive at a fundamentally transhumanist thought. This tour is worth the detour to lay the foundations of the theory of the emergence of a new man which has now become a fact. Our objective is to show that the homosexual in general and the transsexual in particular represent this new man with whom we must now reckon in social life. We agree to a universal and specifically African awareness of such a reality for the protection of the third gender.

Keywords: Man, and his future, Human sciences, Structuralism, Transhumanism

Introduction

Les sciences humaines sont les sciences qui étudient l'homme dans ses divers aspects et dans ses différentes réalités. Il s'agit généralement d'un ensemble de disciplines telles que l'Anthropologie, la Sociologie, l'Ethnologie, la Linguistique, la Philosophie..., qui mènent régulièrement des réflexions sur l'homme et sur son environnement. Consubstantielles aux « sciences morales » et aux « sciences sociales » auxquelles on les associe (J. Vincent 2007 :2), les sciences humaines interrogent de fond en comble l'existence humaine depuis ses origines jusqu'à son devenir, dans son vécu quotidien comme dans son organisation structurelle. L'une de ses interrogations qui a suscité des débats houleux dans le domaine de la philosophie est celle qui a concernée la question du devenir de l'homme et l'avenir de l'humanité. Au début du 20^{ème} siècle, la question du devenir de l'homme est au cœur du débat philosophique. Ce débat, porté par le mouvement structuraliste, pose le postulat de la mort à venir de l'homme. La thèse structuraliste, née à l'encontre de celle de l'humanisme, est fondée sur l'idée saussurienne de la diachronie (le rejet de la dimension historique et temporelle) et du formalisme (relation formelle) dans la notion de structure. Le structuralisme est un courant de pensée holiste qui estime que tout ce qui concerne l'homme doit être envisagé en termes de relation au sein d'une structure : la structure étant elle-même un terme architectural qui désigne les lignes de force d'un édifice, ce qui le maintient uni et ordonné. Le principe du structuralisme consiste donc à « repérer un ordre présent derrière les faits et leurs variations » (P. Juignet, 2015 :3), c'est-à-dire un sens cohérent dans les faits ou dans le cours disparate des événements.

Cette quête de sens ou du signifiant et de son signifié peut se faire au moyen d'une position formaliste, d'une position réaliste ou au moyen d'une organisation concrète. La question du devenir de l'homme dont la réponse fait allusion à la mort à venir de ce dernier semble relever de cette position formaliste prise par les sciences humaines au 20^{ème} siècle. Mais la mort de l'homme n'est-elle qu'une mort formelle ou a-t-elle une dimension symbolique qui annonce sa renaissance ? L'intérêt d'une telle question réside dans le fait que l'homme au 21^{ème} siècle tend de plus en plus à se déconstruire symboliquement, par la reconstruction du genre. De ce fait, le transhumanisme n'est-il pas la prophétie reversée ou renversée du structuralisme ? L'objectif de cet article est de remettre en scelle le structuralisme, mis en retrait dans les approches philosophiques alors même qu'il demeure un outil efficace dans les analyses globales et synthétiques des faits actuels. Il vise aussi à montrer qu'il y a un lien de cause à effet entre le postulat de la mort de l'homme et la théorie de l'émergence d'un homme nouveau portée aujourd'hui par le transhumanisme. Avec une méthode qui se veut d'une part analytique et d'autre part synthétique, nous verrons respectueusement les différentes approches de la mort de l'homme et leurs implications dans le réel, d'un point de vue structuraliste.

1- Les approches structuralistes du devenir de l'homme

Nous partons de trois approches fondamentales qui pourraient être interprétées comme une théorie du devenir de l'homme : celle de Nietzsche, celle de Kojève et celle de Foucault. Ces approches se situent en apparence à des distances éloignées : par l'histoire et leur histoire, par la posture et leur postulat, par ce qu'elles disent et ce qu'elles entendent. Elles se tiennent cependant, ou plutôt, il est possible de les tenir par un fond commun : l'idée de la "mort" à venir de l'homme qu'elles postulent. Quel est le présupposé réel de ces idées et quel lien structuraliste peut-on en tirer ?

1-1- Nietzsche et l'idée de la mort de Dieu

A l'origine de l'idée de la mort de l'homme, structurellement

parlant, se trouve un apophtegme nietzschéen : « Dieu est mort » (F. Nietzsche, 1950 :125). Cette idée est la résultante d'une philosophie idéaliste dont Nietzsche veut mettre fin, car elle a pour conséquence de limiter l'homme. Ce n'est pas qu'il soit le seul qui eut évoqué une telle idée. Certain avant lui l'ont sous-entendue, d'autres avec lui l'ont affirmé, d'autres encore après lui le pensent encore. Victor Hugo (1951 :1260) par exemple, à la vue de l'évolution technique de la société de son temps, semblait déjà émettre des doutes sur l'Eternité lorsqu'il écrivait dans les misérables que : « Dieu est peut-être mort ». E. Durkheim (2003 :610- 611), constatant le déclin de la religion, écrivait lui aussi que : « les anciens dieux vieillissent ou meurent, et d'autres ne sont pas nés ». Si le contexte de ces affirmations fait référence à l'évolution industrielle et la capacité de l'homme à fabriquer, son pouvoir à détourner les voies de la nature ou sa possibilité à redéfinir son devenir, celles-ci appellent à une autre lecture.

En effet, quand Nietzsche évoque la mort de Dieu, il ne parle pas d'une mort physique, quoique certaines interprétations fassent allusion à la mort de Jésus Christ. Il s'agit avant tout d'une expression, un langage choc qui structure les cadres théoriques de son intention et de son intervention. Nietzsche veut analyser les structures de la société du 19^{ème} siècle en comparaison avec celles d'avant. Ces structures sont celles de la morale, du rapport à soi, du rapport à la nature, du rapport à Dieu... L'homme depuis le Moyen-âge était soumis à Dieu de façon inconditionnelle. Une extrême obéissance à Lui et une profonde obéissance à ses représentants caractérisaient leur rapport. Vis-à-vis de lui-même, l'homme se réduisait à la servitude et sa morale était celle des esclaves, c'est-à-dire le ressentiment et la réaction.

Depuis le 18^{ème} siècle, à la faveur des révolutions des mentalités, des sociétés, des mœurs, des conditions de travail, le curseur des indices de changement vacille entre la rupture du cordon ombilical religieux et une certaine anthropologisation grandissante. L'affirmation de la mort de Dieu, qui prend à revers le Psaume 124 de la Bible estimant que l'insensé est celui qui dit en son cœur « il n'y a point de Dieu », vient comme un bouclier contre la condescendance divine ou apparait comme une épée de samouraï contre l'épée de

Damoclès. Ainsi, comme le témoigne le titre même de l'aphorisme 125 du Gai Savoir, « l'insensé », Nietzsche appelle à retourner l'arme. Mais contre qui ? Dans quelle direction un homme sensé doit-il pointer son arme ? Ne serait-il pas insensé de la retourner contre soi-même ? Nietzsche invite à une prise de conscience. Si tout homme tient à sa propre conservation, il serait alors plus sensé de se préférer et de juger les choses par soi-même. Mais alors, l'homme retourne son arme contre Dieu. L'intention valant l'acte, l'homme met à mort son Dieu. Ainsi, « Dieu est mort ». On connaît son assassin. « C'est nous qui l'avons tué ». Or, Dieu, semble-t-il, est le Père de l'homme ou à tout le moins, il est son repère, sa ligne d'horizon. On ne peut tuer son père sans se tuer soi-même, car le père représente la serve nourricière qui, comme ce qui fait vivre l'arbre, nous fait vivre par le sang, par la source, par l'histoire, par le symbole. Tuer son père pour s'assumer, c'est assumer comme Édipe, le tragique de son destin. Mais quel destin si la destinée n'est plus qu'un horizon sans point de départ et par conséquent de fixation ? La mort de Dieu présuppose donc la mort de l'homme. Mais de quel homme s'agit-il ? Nietzsche parle de l'ancien, celui de l'esclavage, incapable de s'assumer.

Ce cadre conceptuel d'analyse est avant tout un cadre discursif qui pose les bases théoriques d'une nouvelle forme d'humanisme, celui de l'homme de liberté en tant qu'il est libéré et libre. En évoquant la mort de Dieu, Nietzsche annonce aussi la mort de l'homme, mais aussi quelque part sa renaissance, à travers les structures de sa pensée. L'homme qui meurt est l'homme qui enfouit dans les abîmes de la pensée les pesanteurs d'une société structurée dans le sens d'une obéissance lâche et coupable, d'une obéissance institutionnelle traître ou d'une prescription morale aliénante et tétanisant. Mort de l'homme, naissance du surhomme. Ce dernier n'est-il pas l'homme de l'humanisme tel que proclamé par les sciences humaines au 19^{ème} siècle par leurs actes de naissance communs ? Mais, n'est-ce pas aussi cet homme dont l'invention nouvelle coïncide avec sa mort immédiate chez Foucault ?

1-2- Foucault et la question de la mort de l'homme

Dans le domaine des sciences humaines, Michel Foucault est

l'un des penseurs dont la pensée sur l'homme a eu un écho retentissant. En effet, s'appuyant sur l'idée nietzschéenne de la mort de Dieu, il a annoncé dans les mots et les choses celle aussi de l'homme : « Plus que la mort de Dieu, ou plutôt dans le sillage de cette mort selon une corrélation profonde avec elle, ce qu'annonce la pensée de Nietzsche, c'est la fin de son meurtrier ; c'est l'éclatement du visage de l'homme dans le rire, et le retour des masques, c'est la dispersion de la profonde coulée du temps par laquelle il se sentait porté et dont il soupçonnait la pression dans l'être même des choses ; c'est l'identité du Retour du Même et de l'absolue dispersion de l'homme ». (M. Foucault, 1966 :396-397).

Simple discours ou acte prémonitoire ? L'approche est en tout cas discursive. Elle tient son sens dans le jeu même des analyses qui structurent les pensées au niveau des sciences humaines au 19^{ème} siècle. Pour Foucault, ce siècle est à retenir comme un tournant dans l'évolution des pensées et des savoirs de l'homme et sur l'homme. Le 19^{ème} siècle est en effet porteur de deux événements majeurs mais concomitants. Il marque pour Foucault à la fois la naissance des sciences humaines et l'apparition de l'homme suivit de sa mort immédiate. Cette naissance ou cette apparition est étroitement liée au savoir. L'homme, on le sait, a toujours été considéré comme un sujet connaissant. L'archéologie des savoirs nous apprendra cependant que l'homme ne sait que peu de choses des choses du monde et surtout de lui-même. C'est sans doute la raison pour laquelle Socrate, suivant les recommandations de la pythie de Delphes, invitait déjà l'homme à se connaître d'abord lui-même avant toute prétention à l'univers : « connais-toi toi-même ». Ainsi, le note M. Foucault (1966 :398), « l'homme n'est pas le plus vieux problème ni le plus constant qui se soit posé au savoir humain ».

Mais, à partir du 18^{ème} siècle, de nouvelles formes de connaissance vont faire leur apparition en prenant leur indépendance vis-à-vis de la philosophie qui avait le monopole de la connaissance spéculative ou théorique des faits. Désormais, ces sciences naissantes se donnaient-elles aussi le pouvoir de théoriser les choses en leur propre sein avant d'en faire une connaissance pratique. Ces sciences vont prendre le nom de sciences humaines. Leur objet d'étude est bien

sûr l'homme qu'elles entendent transformer en un objet de connaissance. Leur objectif est encore plus noble : « Faire en sorte que cette connaissance de l'homme soit telle que l'homme puisse être par elle libéré de ses aliénations, libéré de toutes les déterminations dont il n'était pas maître, qu'il puisse, grâce à cette connaissance qu'il avait de lui-même, redevenir ou devenir pour la première fois maître et possesseur de lui-même. Autrement dit, on faisait de l'homme un objet de connaissance pour que l'homme puisse redevenir sujet de sa propre liberté et de sa propre existence ». (M. Foucault, 1968 :20-22).

Cet objectif visé se veut anthropologique. Sa visée est aussi humaniste. L'humanisme (courant de pensée issu du 15^{ème} siècle) qui porte ce projet connaît un second souffle. Ce faisant, il suscite l'espoir d'un homme nouveau. Ainsi, si « l'homme pendant des millénaires, est resté ce qu'il était pour Aristote : un animal vivant, et de plus capable d'une existence politique, l'homme moderne est un animal dans la politique duquel sa vie d'être vivant est en question » (Foucault, 1976 :188). L'homme moderne est « une figure récente » qui est à saisir comme « un simple pli de notre savoir ». Aussi, est-il appelé à disparaître lorsque ce savoir aura « trouvé une forme nouvelle ». En clair pour Foucault : « L'homme est une invention récente dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. Et peut-être la fin prochaine. Si ces dispositions venaient à disparaître comme elles sont apparues [...] alors on peut bien parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable ». (M. Foucault, 1966 :398).

Les dispositions dont parle Foucault ici et qui feraient mourir l'homme si elles disparaissaient sont les dispositions propres aux savoirs modernes, savoirs qui font généralement de l'homme un objet de connaissance (humanisme) et un sujet libre (Sartre). L'échec justement des sciences humaines à trouver une essence humaine et l'utopisme sartrien de l'illusion d'une nature humaine libre sont la preuve de cette disparition ou de cette mort inévitable. Dans l'un comme dans l'autre, ce que l'on a trouvé dans les investigations de l'homme, c'est le règne d'un phénomène inattendu : l'inconscient qui y préfigure comme une véritable nature, et y fonction comme un langage. N'est-ce pas aussi ce pan de l'homme comme un trait

caractéristique de son être en rapport à son devenir qu'Alexandre Kojève avait d'une certaine manière soulignée dans son interprétation de Hegel ?

1-3-Kojève et le devenir de l'homme

Dans l'ordre de la pensée, Alexandre Kojève devrait être cité avant Foucault. Il est expressément mis en emphase, non pas parce que cela relève d'un style d'écriture, mais parce que sa position dans le débat autour du devenir l'homme est assez particulière. En effet, sa position tient d'une lecture interprétée de la phénoménologie de Hegel où il annonce lui aussi la mort à venir de l'Homme ou, pour être plus précis, la perspective d'une « disparition de l'Homme à la fin de l'Histoire » (A. Kojève, 1979 :434). Cette interprétation, par laquelle il parvient à cette conclusion, porte sur les expériences de la conscience à travers une opposition entre le désir et la sagesse. Pour lui, l'élan vital de la vie humaine, qui est aussi son point d'achoppement, c'est le désir. Tout homme est mû par un désir de reconnaissance qui le néantise. Vivre, c'est désirer, c'est-à-dire vivre dans le désir de l'autre. Or, « Désirer le Désir d'un autre, c'est [...] désirer que la valeur que je suis ou que je « représente » soit la valeur désirée par cet autre : je veux qu'il « reconnaisse » ma valeur comme sa valeur, je veux qu'il me « reconnaisse » comme une valeur autonome » (A. Kojève, 1979 :14). Ce désir ou ce besoin de reconnaissance qui structure la conscience se retrouve bien chez l'esclave comme chez le maître. Ainsi, chez Kojève, « la conscience de soi ne peut se manifester qu'en entrant dans ce fatal et paradoxal « doublement » qu'incarnent les figures concurrentes du Maître et de l'Esclave » qui va la faire dépendre de cette autre conscience de soi (cet autre désir) dont elle veut pourtant se faire reconnaître dans sa réalité transcendante de pur désir indépendant ». (P. Sabot, 2009 :531).

C'est cette structuration de la conscience qui conduit l'homme à sa propre mort, vécue comme une néantisation de soi. L'homme mû par le désir de reconnaissance marque son existence par la négativité qu'il cherche à résoudre par le travail et les luttes. Dans cet élan, il est aussi mû par la sagesse, un autre pan de lui-même, de sa conscience. Celle-ci se présente comme l'autre pôle de l'homme accompli et libéré de « la négativité-négatrice » du désir. La disparition de l'Homme va

ainsi de paire avec la fin de l'Histoire ou avec l'accomplissement de celle-ci : l'Histoire absolue. Cette disparition est donc au final un accomplissement de l'essence humaine dans la forme d'un Homme post-historique. L'Homme mort et accompli est l'Homme qui « se supprime en tant qu'Action (ou Selbst) en cessant de s'opposer au Monde », c'est l'Homme qui « se supprime en tant qu'Erreur (ou « sujet » opposé à l'objet) après avoir créé la vérité de la « Science ». (A. Kojève, 1979 :435.)

2- Les mots et les choses : comme pour joindre l'acte a la parole

Débat de surface ou discussion de fond, discours formel ou parole prémonitoire, on peut dans tous les cas penser que l'approche structuraliste du devenir de l'homme n'est pas seulement restée à l'étape d'une approche discursive ou d'une analyse linguistique des liens structurant la vie humaine. Elle fut un discours qui, tout en analysant les conditions de la mort l'homme dans le jeu des structures, suscita aussi des discours porteurs d'actes créateurs et réparateurs.

2-1- La puissance des mots dans la structure de la création

Quand Nietzsche annonce la mort de Dieu et par ricochet celle de l'homme, il suscite aussi la possibilité pour l'homme de renaître, d'être un être nouveau libéré des pesanteurs et capable de se prendre en charge. La figure du surhomme est la preuve de cet appel qui appelle par le discours à se recréer symboliquement ou à être autrement. Quand Foucault évoque la mort de l'homme suivant l'échec des sciences humaines à construire un homme dont la nature intrinsèque déterminerait sans ambages son être, il laisse la possibilité à l'homme d'échapper à sa propre disparition par la compréhension véritable de ce qui lui est spécifique, comme sa manière de vivre, de parler et de travailler. La condition de la destinée de l'homme étant liée à son dessin, à la sculpture imprudente de son visage au bord du rivage, d'où les vagues du temps et de l'existence comme un océan le menace, il s'agira, pour le sauver de l'effacement, de redessiner sa figure loin de la mer dans un matériel plus résistant que le sable. Quand enfin Kojève parle de la disparition de l'homme à la fin de l'Histoire, il s'agit plus pour lui d'une disparition accomplissant

qu'une disparition néantisant. L'homme qui disparaît sous la forme de l'imperfection et du manque est l'homme qui apparaît sous la forme accomplie d'une conscience assouvie.

Ce qu'il conviendrait de noter ici, c'est que ces différentes approches postulent dans l'ensemble "la mort" de l'homme dans les liens structurant du langage, du discours qui décrit, analyse et suscite. Ce même discours laisse aussi entendre à son analyse la possibilité à l'homme de renaître de ses cendres, de se recréer. Ainsi, l'approche structuraliste est un discours qui, tout en luttant contre "la mort" de l'homme, suscite aussi sa re-création ou sa re-naissance. On pourrait dire à juste titre que ce ne sont là que des mots prononcés dans la structure du langage. Mais les mots et les choses ont bien souvent de liens que ce qui paraît. Les mots font les choses. Ils les annoncent parfois, les suscitent souvent. Entre les mots et les choses, il y a toujours eu un lien étroit à l'instar de la parole et de la pensée. Sartre ne disait-il pas que « les mots sont des pistolets chargés » destinés à toucher leurs cibles ? La Bible (Esaïe 55 :11) révèle également que la parole qui sort de la bouche ne retourne pas sans effet, sans avoir accompli le dessein pour lequel elle a été prononcée. Ce que nous nommons est ce que nous pensons. Ce que nous pensons est souvent ce que projetons. Ce que nous pensons prend parfois vie.

« Et la parole s'est faite chair » (la Bible, Jean1 :14) comme dans la prophétie lente de la création et du devenir des choses par la volonté de Dieu. On sait de la parole qu'elle a un pouvoir créateur, qu'elle incarne la puissance de Dieu. C'est par le verbe en effet que Dieu a porté au monde la création, c'est par sa parole que la structure de l'existence a prise forme. La Parole a une puissance créatrice. Elle est porteuse de vie, de fécondité et de fertilité. La Parole vit et crée des vies, elle enfante. Ainsi, la parole a ce pouvoir divin de susciter des choses et de les accomplir : « et voici, tu deviendras enceinte, et tu enfanteras un fils » (Luc1 :31-35) ; « et elle enfanta son fils premier-né » (Luc 2 :7,11). Cela, on le sait de la parole, divine. Ce qu'on ignorait, c'est la puissance de la parole humaine, son pouvoir créateur. Jamais on n'a pensé à son rôle structurant et prémonitoire dans la création humaine. On n'a sans doute pas pris assez en compte dans le jeu des structures la puissance de la parole humaine qui se veut de plus

en plus technicienne, son pouvoir à susciter et à créer, à dire et à faire, à unir et à réunir. Pour dire simplement, on a ignoré sa capacité à se projeter et à prendre vie en se faisant acte et actualité. Peut-être a-t-on oublié que l'homme est fait à l'image de Dieu. Ainsi sa parole tend-elle aussi à faire des émules. N'est-ce pas d'ailleurs une telle idée que porte le mouvement transhumaniste ?

2.2. Le transhumanisme comme un structuralisme renversé : vers la renaissance de l'homme

Dans l'archéologie des savoirs humains, on pourrait retenir quelques révolutions importantes comme étant des événements bouleversant dans l'évolution même de l'humanité : l'éveil de la pensée grecque par rapport à l'univers pour faire généralement référence au réveil de la conscience humaine dans le rapport à soi-même, la révolution copernicienne qui vient faire de l'homme un élément du monde et non celui qui en est le centre, la théorie darwinienne de l'évolution des espèces qui va faire de l'homme le fruit d'une évolution et non d'une création divine, la découverte de l'inconscient qui va venir déconstruire la nature souveraine de l'homme et sa connaissance quasi-certaine. Dans cette short liste, on pourrait placer certains événements, qui sans être aussi bouleversant, ne sont pas moins important : l'invention de l'imprimerie, la découverte de l'électricité, les guerres mondiales, etc.

Parmi ces événements, on pourrait ajouter aussi celui de la transsexualité comme marquant l'avènement d'une nouvelle catégorie d'homme ou d'une forme nouvelle de la sexualité. La transsexualité en effet est l'état d'une personne qui a changé ou qui souhaite changer de sexe pour être en harmonie avec son sexe psychique ou son ressenti intérieur en matière de sexualité. Cela est une petite révolution parce que l'homme est ou a longtemps été considéré comme un être sacré. Son corps serait le temple de Dieu et son sexe, l'incarnation même de cette sacralité. Le sexe est le symbole de la vie naturelle. On ne doit non seulement pas l'exposer ni en disposer à sa guise, mais mieux encore, on ne peut pas le modifier sans commettre un anathème. Or, c'est à ce symbole fort de Dieu et de l'homme que le transsexuel touche quand il décide de corriger l'erreur de son genre. Voilà bien un

changement notable qui préfigure à l'avènement d'un homme nouveau.

Cette révolution n'a en fait été possible que parce que la transsexualité à l'instar de toute la famille homosexuelle a connu une évolution tant au niveau linguistique qu'au niveau médical et social. En effet, le mot transsexuel ou transsexualité a une dénotation médicale avec une connotation pathologique. Dans la grammaire de la société occidentale du Moyen-âge comme dans sa pratique, l'homosexualité dans sa généralité était considérée comme un péché ou un acte contre-nature. Le terme qui lui correspondait en ce moment là était la sodomie. Ce vocable va connaître une évolution tant dans l'appellation, la signification que dans la considération à partir à du 17^{ème} siècle, à l'avènement de la société bourgeoise avec la nécessité d'avoir des ouvriers ou des travailleurs pour les industries en plein essor. Le sodomite dont le vocabulaire a évolué vers le Gay, perçu comme un individu qui ne se souciait pas des normes et des règles morales, sera verra selon Foucault désormais associé au fou et interné. Le Gay ou l'homosexualité naissante sera dorénavant définie comme un trouble mental qui nécessite un soin médical.

C'est là qu'intervient le transhumanisme en tant que mouvement culturel et intellectuel qui prône l'usage de la science et des techniques sur l'homme afin d'améliorer les caractéristiques physiques et mentales en défaillance. Ce mouvement suggère que si l'homosexualité est considérée comme un trouble mental, il serait alors bienséant de le soigner, de traiter ce mal au moyen de la médecine ou de la biotechnologie. Cette suggestion suppose aussi que le genre de naissance peut être une erreur de la nature. Par conséquent, l'usage de la biotechnologie sur l'homme pour changer son sexe va dans la droite ligne de ce que prône ce mouvement. Ce faisant, le transhumanisme se pose comme une suite matérialisée du structuralisme qui a appelé de tout son vœu à l'avènement d'un homme nouveau. Il est en fait sa face inversée car ce que le structuralisme a formellement et théoriquement formulé par le biais du discours, le transhumanisme a appelé à sa réalisation par le biais de la biotechnologie. La transsexualité est l'une des réponses à cet appel qui voit le verbe se faire chair, la parole se faire acte prophétique, le

discours se matérialiser de façon prémonitoire, les mots s'accorder aux choses, comme pour joindre l'acte à la parole.

Conclusion

Finalement, l'homme est le plus vieux problème du monde vu que sa connaissance est toujours incertaine. Depuis Socrate qui invitait à sa connaissance et Platon qui l'avait défini comme « un bipède sans plume », la connaissance véritable de l'homme a de tout temps été problématique. En témoigne la réponse de Diogène de Sinope à Platon qui, déplumant un poulet, le lui brandit en ces termes : « contemple, je t'ai apporté un homme ». La moquerie et le ridicule que contient cette réaction sont la preuve que l'homme est une énigme qui échappe à la connaissance. Il la devient encore plus lorsque les sciences humaines, à leur naissance, ont fait prétentieusement de lui leur objet d'étude pour le soumettre au savoir. En remodelant son visage et en y ajoutant d'autres figures par le pouvoir même des mots et des choses, l'homme apparaissait comme une chose récente et déjà appelée à disparaître dans les plis du savoir. Telle est l'approche faite par le structuralisme qui voyait dans la méconnaissance de l'homme des difficultés liées au langage, à la structure de la connaissance, à l'ordonnance de la pensée et à la nature du sujet. D'où l'annonce de sa mort ou de sa disparition à venir. L'homme qui meurt ou qui est appelé à mourir, c'est bien l'homme des sciences humaines, sans nature et sans contenu. C'est aussi l'homme de la science tout court qui peine à le connaître réellement. Mais cette mort de l'homme n'est pas une mort empirique tout comme elle n'est pas synonyme d'une néantisation. C'est une mort structurelle qui appelle à sa renaissance dans l'amélioration du savoir. C'est une mort-renaissance qui suppose la correction des données erronées dans la nature de l'homme. Prise analogiquement, la mort de l'homme et sa renaissance ressemblent à cette mort symbolique que représente d'une part la personne de Jésus et d'autre part celle du transsexuel. L'une tue le corps pour renaître en esprit, l'autre supprime le sexe de naissance pour le faire réapparaître sous sa forme corrigée ou adaptée, en d'autres genres. Le cas du transsexuel est assez représentatif de cette volonté moderne et scientifique de redéfinir l'homme en l'adaptant aux conditions de possibilité de ses

connaissances. Il devient de plus en plus possible de re-créer l'homme et le faire apparaître comme un homme nouveau par le pouvoir de la science. Cela suppose que l'homme est une éventualité et sa nature, une virtualité. L'homme est un être modelable et adaptable. Sa nature peut être déconstruite et reconstruite. Telle est l'approche du transhumanisme qui perçoit la science et la biotechnologie comme une opportunité pour l'homme de se refaire, se recrer et tenir en main les clés de son devenir.

Bibliographie

Durkheim Emile (2003), *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, 5  me édition, Paris, PUF.

Kojève Alexandre (1979), *Introduction à la lecture de Hegel*. Paris, Gallimard/Tel.

Foucault Michel (1966), *Les Mots et les choses*. Paris, Gallimard.

Foucault Michel (1968), « Foucault répond à Sartre » (entretien avec J.-P. Elkabbach). *La Quinzaine littéraire*, n  46, 1  ER -15 mars 1968, p.20- 22.

Foucault Michel (1976), *L'histoire de la sexualité I, La volonté de savoir*. Paris, Editions Gallimard.

Hugo Victor (1951), *Les Misérables*. Paris, La Pléiade, édition de Maurice Allem.

Juignet Patrick (2015), Structuralisme et sciences humaines. *Philosophie, science et société*. [https : //philosciences.com/6](https://philosciences.com/6).

Nietzsche Friedrich (1950), *Le Gai Savoir*. Trad. de l'allemand par Alexandre Vialatte, coll. « Idées », Paris, Editions Gallimard.

Sabot Philippe (2009), De Kojève    Foucault : la « mort de l'homme » et la querelle de l'humanisme. *Archives de philosophie*, 2009/3 (Tome 72).

Vincent Julien (2007), « Les « sciences morales » : de la gloire à l'oubli ? », *La revue pour l'histoire du CNRS* [En ligne], 18|2007, mis en ligne le 03 octobre 2009, consulté le 24 janvier 2023 : URL <http://journals.openedition.org/histoire-cnrs/4551> ; DOI : <http://doi.org/104000/histoire-cnrs.4551>